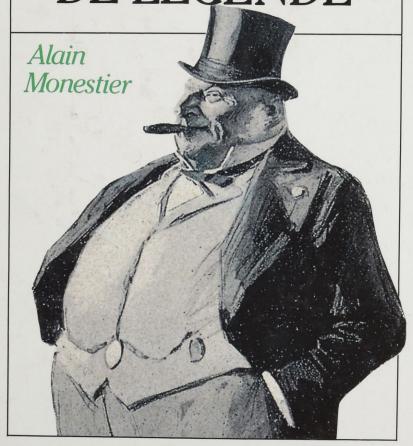
LES COMPACTS

LES MILLIARDAIRES DE LÉGENDE



Bordas

LES COMPACTS

16° Z 28032 (26)

LES COMPACTS

- 1. Les œuvres ~ clés de la musique Jean-Jacques Soleil et Guy Lelong Préface de Maurice Fleuret
- 2. Les grandes découvertes de la science Gerald Messadié
- 3. Les stars du sport Jean Boully
- 4. Les films ~ clés du cinéma Claude Beylie
- 5. Les grandes affaires criminelles Alain Monestier
- 6. Les stars du football Jean Boully Préface de Thierry Roland
- 7. Les grandes figures des mythologies Fernand Comte
- 8. Les acteurs français André Sallée
- 9. Les grandes inventions de l'humanité Gerald Messadié
- 10. Les maîtres spirituels Jacques Brosse
- 11. Le cinéma de Hollywood Philippe Paraire
- 12. Les grands navigateurs en solitaire Benjamin Lambert Préface d'Alain Bombard
- 13. Les grandes inventions du monde moderne Gerald Messadié
- 14. L'histoire de France des origines à 1914 Pierre Bezbakh

- **15.** Les maîtres de l'occultisme *André Nataf*
- 16. Les grands créateurs de jazz Gérald Arnaud et Jacques Chesnel Préface de Claude Nougaro
- 17. Florilège de la chanson française

 Jean-Claude Klein
- **18. 50 ans de musique rock** *Philippe Paraire Préface de José Artur*
- **19.** Les stars du Tour de France *Jean Boully*
- 20. Les maîtres du cinéma français Claude Beylie et Jacques Pinturault
- 21. Histoire de la France contemporaine de 1914 à nos jours Pierre Bezbakh
- 22. Les livres sacrés Fernand Comte
- 23. Les stars du rugby Richard Escot et Jacques Rivière Préface de Serge Blanco
- 24. Les maîtres du roman policier Robert Deleuse
- 25. Les souverains de la France Jean-Philippe Guinle

Alain Monestier

92

Les milliardaires de légende

Bordas

DL-21061991-18481

Responsable d'édition : Olivier Juilliard

Édition : Bernadette Jacquet Préparation : Ghislaine Malandin Correction : Nathalie Éloïse-Pillerault

Iconographie : Valérie Bottin

Composition et mise en pages : Edicompo - 51063 Reims cedex

Achevé d'imprimer en mai 1991 par : Imprimerie Jean-Lamour, Maxéville

Dépôt légal : juin 1991 © Bordas S.A. Paris, 1991 ISBN 2-04-18499-6 ISSN 0985-505X

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11) mars 1957, alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. La loi do 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Sommaire

Introduction	7	Patiño Simón Hearts William Ford Henry	134 141 148
ÊTRE RICHE AUTREFOIS	15	Hunt Haroldson Lafayette Getty Paul	155 158
Crésus ou Croesus Cœur Jacques Les Médicis Les Fugger Fouquet Nicolas	19 21 30 34 38	Hughes Howard Cummings Sam Perot Henry Ross La Bourse et la roulette	166 173 176 179
		LES DERRICKS	
EUROPE, BON FRIC,		D'ALI BABA	181
BON GENRE	45	Gulbenkian Calouste Sarkis	184
Les Wendel	48	Aga Khan	190 196
Les Rothschild	56	Les courses Tata Jehangir Rantanji Dadabhoy	198
Les banques	66	Ojjeh Akkram	201
La Bourse Pereire Jacob Émile	67 68	Fahd d'Arabie Saoudite	204
Boucicaut Aristide	69	Bolkiah Muda Hassanal	209
Boussac Marcel	71	Tsutsumi Yasujiro	212
Onassis Socrate Aristote	77		
Les bateaux	86		
Bich Marcel	88	LES ORIGINAUX	
Agnelli GiovanniÉlisabeth II	92 96	DE LA FORTUNE	215
Thurn und Taxis Johannes von	99	Le duc de Portland	223
Goldsmith Sir James	102	Chauchard Alfred Hyppolyte	230
		Richney Éléonore	236
AMÉDIQUE LA DATRIE		Hammer Armand Cartland Barbara	239
AMÉRIQUE, LA PATRIE DES MILLIARDAIRES	105	Ceausescu Nicolae	247
Les Dupont de Nemours	108	Proverbes	251
Vanderbilt Cornelius	116 124	Bibliographie	252
La crise	133	Index	253



Introduction

Si ce livre contenait un quelconque secret pour devenir milliardaire, son auteur le serait déjà et n'aurait pas eu besoin de l'écrire. Il profiterait sans doute des délices d'une existence oisive pour se livrer à ses chères études en se souciant comme d'une guigne de ce que pourront bien lui rapporter ses droits d'auteur. Quant aux lecteurs qui auront acquis cet ouvrage dans l'espoir d'y trouver les clefs de la fortune, ils en seront pour leurs frais : après sa lecture, ils ne seront pas plus riches qu'avant et regretteront amèrement leur débours. Car contrairement à ce que son titre pourrait laisser croire, son propos est des plus désintéressés et son contenu, malgré l'apparence souvent facétieuse des récits, d'une gravité extrême.

Il touche en effet à l'un des mythes les plus vivaces de notre époque, à un de ces mythes de grande consommation qui quotidiennement nourrissent les colonnes de la presse à grand tirage et alimentent en rêveries hédonistes l'imaginaire de nos contemporains. Dans le siècle bassement matérialiste où nous vivons, la roulette et le baccara, les yachts et la jet society, comme autrefois les maharajah dégoulinant d'or et de diamants de Golconde, sont les éléments d'un merveilleux dont on peut s'étonner qu'il fascine encore et soit si largement consommé dans un monde tout pétri d'idéaux égalitaires et où, depuis deux millénaires, l'argent, bien que faisant l'objet d'un véritable culte, reste toujours plus ou moins frappé d'anathème.

Une double tradition chrétienne et socialiste a jeté sur Mammon un interdit moral qui, à force de dictons, de contes populaires et d'images d'Épinal, a fini par imprégner nos consciences. Chez nous, et quelque influence qu'aient pu exercer le mercantilisme protestant et les doctrines libérales, l'argent continue d'être plus ou moins honteux et l'on se félicite qu'il n'ait pas d'odeur tant on présume qu'il l'aurait mauvaise. A juste titre, il est réputé facteur de perdition pour les âmes, grand corrupteur des mœurs et principale cause de l'asservissement de l'homme par l'homme. «Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée», «L'argent ne fait pas le bonheur» : d'innombrables dictons populaires ont imprégné notre culture. Si l'or ne laisse pas d'exercer sur les hommes d'aujourd'hui une terrifiante fascination, ce n'est pas sans bousculer toutes sortes de réticences. A son égard les sentiments que l'on éprouve sont toujours ambigus : la volonté d'en acquérir, même par les moyens les plus honnêtes, n'est jamais tout à fait exempte de mauvaise conscience. Elle se dissi-

INTRODUCTION

mule toujours peu ou prou sous le masque d'un désintéressement hypocrite. Aussi matérialiste que soit devenue notre époque, l'argent est un sujet tabou dont on ne saurait parler sans rougir, sans ouvrir des guillemets dans le discours, sans marquer d'une manière ou d'une autre la légère pudeur que ce sujet doit inspirer aux gens comme il faut.

Riche, mais honteux

A fortiori, vivre dans le luxe, assumer une fortune, grande ou petite, supposent que l'on prenne quantité de mesures propres à conjurer la malveillance et à soutenir les regards hostiles. Les bonnes gens ne disent jamais d'un homme qu'il a du «fric», de la «galette», du «pognon», de l'«oseille», du «blé» ou des «radis» — autant de formules ironiques qui marquent un léger mépris —, sans échanger en douce un petit sourire de connivence, comme s'il s'agissait là d'un vice un peu ridicule et dont il serait préférable de ne point parler. Les «rupins» qui se prélassent sur le pont de leur yacht, les «nababs» coiffés de haut-de-forme gris et qui, cigare au bec, suivent à la jumelle les exploits de leurs chevaux de course, certes, ils voudraient bien être à leur place, mais s'ils les admirent, c'est toujours avec cette méfiance sournoise, avec cette rancœur acide propre à ceux qui ne pardonnent aux privilégiés de ce monde ni l'admiration ni l'envie qu'ils ne peuvent s'empêcher de leur porter. Aussi la vie des milliardaires est-elle infiniment plus difficile que ne le croit le commun des mortels. Pour se faire accepter, ces malheureux doivent dépenser des trésors d'imagination. Les plus médiocres s'en tirent en cachant soigneusement leurs richesses. Comme Harpagon, ils tâchent d'être riches en secret et se méfient comme de la peste des indiscrétions : «Ne serais-tu pas homme à aller raconter que j'ai une cassette ?» demande avec anxiété le héros de Molière. Plus que le vol, il craint d'être démasqué. D'autres pensent s'en tirer en multipliant les libéralités, en secourant les pauvres. D'autres encore font œuvre de mécènes. En soutenant les artistes, ils pensent donner à leur or une sorte de légitimité. Les moyens qu'ils emploient pour se dédouaner varient à l'infini, mais tous, du petit richard de village au multimilliardaire international, éprouvent le même besoin de se faire accepter avec et malgré leur or. On n'est pas riche impunément.

Le paradoxe

Or, le plus sûr moyen dont dispose un milliardaire pour se faire pardonner sa fortune, c'est sans conteste de devenir encore plus riche qu'il ne l'est. Il est paradoxal, en effet, que la vindicte de ceux qui pratiquent la haine sociale s'acharne surtout sur les petits propriétaires, sur les gagnepetit de la fortune, et épargne les multimilliardaires. Le smicard cégétiste que les syndicats entretiennent dans une détestation systématique des

bourgeois, reprochera au notaire de province le petit capital qu'il a accumulé à force de travail et d'économies, il lui en voudra de sa propriété de campagne, de sa maison plus grande que les autres, des privilèges dont bénéficieront ses enfants, mais n'aura pas l'idée d'en vouloir aux hommes les plus riches du monde, à ceux dont le luxe insultant s'étale complaisamment sur le papier glacé des magazines. Les palais somptueux où les Patiño gaspillent l'argent en réceptions des Mille et Une Nuits, les yachts trop précieux qui attendent paresseusement dans les ports de plaisance, les Rolls étincelantes de chromes superflus, tous ces attributs les éblouissent trop, semble-t-il, pour que l'idée leur vienne d'en critiquer l'existence. Toutes choses trop éloignées d'eux pour qu'ils puissent mettre en balance leur propre situation. L'émir du Koweït, le roi du pétrole leur semblent appartenir à une autre planète et toute comparaison est impossible. Le notaire du quartier, en revanche, reste toujours à portée de leur haine. Il fait partie de la même société qu'eux et partage le même gâteau dont, crime inexpiable à leurs yeux, il accapare un plus gros morceau. La distance qu'une immense fortune met entre lui et le reste des hommes protège celui qui la possède de l'hostilité et même de l'envie qu'elle pourrait susciter.

On a dit des multimilliardaires qu'ils étaient les «Olympiens du monde moderne». La formule est heureuse. Une excessive abondance de richesses fait de celui à qui elle appartient un personnage intouchable, hors les normes, un être quasiment mythologique que le reste des humains ne saurait en aucune façon atteindre.

Comédien malgré lui

Et ce rôle de personnage mythologique, les grands milliardaires sont presque obligés de le jouer. Si un Harpagon peut se cacher et se soustraire à la critique en dissimulant son avoir, Crésus, lui, ne le peut en aucune façon. Embarrassé d'une célébrité dont il se passerait volontiers, il est contraint, pour échapper aux regards malveillants, d'affronter résolument l'opinion et de se donner en spectacle. Un spectacle dans lequel c'est un rôle bien précis que le public attend de lui et qui seul lui permet d'exister insolemment favorisé par une fortune injuste, qui le comble du superflu alors qu'elle laisse une si grande partie du genre humain dans la misère. Par l'intermédiaire des médias, c'est toute une construction mythique qui est mise en œuvre. Elle répond à l'attente du public et permet au milliardaire de faire accepter sa situation, perçue comme injuste. Quoi qu'il fasse, le milliardaire est toujours en représentation. Sous peine de devenir le bouc émissaire de toutes les haines sociales, il doit tenir la place qui lui est assignée dans l'imaginaire collectif et accomplir fidèlement la fonction qui est la sienne dans la mythologie du temps.

INTRODUCTION

Galerie de portraits

Aussi les épisodes de la vie du milliardaire, que les médias portent à la connaissance du public, ne sont-ils jamais choisis sans arrière-pensées. Par petites touches, ils visent à construire une image du personnage et à façonner sa légende. Comme pour les grands criminels ou les acteurs de cinéma, la presse dispose pour décrire leur caractère ou raconter leur vie d'un certain nombre de traits stéréotypés ou d'anecdotes caractéristiques qu'elle embellit si bien que, par-delà la diversité de leurs aventures, ils finissent par avoir des airs de famille. Pour combien d'entre ces héros n'a-t-on pas monté en épingle la même avarice paradoxale et légendaire, la même dureté de cœur, le même isolement volontaire et tragique, les mêmes mésaventures sentimentales ? Combien de fois leur biographie ne commence-t-elle pas par un père qui les déshérite, par une mère trop possessive qui les étouffe ou par une période de misère dont leurs historiographes cherchent, on le sent bien, à aggraver la noirceur ?

Portraits mythiques

En proposant dans cet ouvrage une série de portraits consacrés aux hommes qui ont été considérés comme les plus riches du monde, ce n'est pas tant la vérité historique que nous avons visée que le récit légendaire dont ils ont été le prétexte. Le lecteur voudra bien ne pas nous tenir rigueur de l'imprécision de certaines informations ni de leur caractère parfois fragmentaire. Plutôt que de nous livrer à un fastidieux et exhaustif travail de biographe, nous avons préféré restituer les images que la presse et le public se sont données des personnages dont nous parlons. A travers les récits de certaines vies qui nous ont paru particulièrement révélatrices de la mentalité populaire, c'est la mythologie de la fortune que nous avons cherché à évoquer.

Hors les normes

Quand, en 1973, Antenor Patiño, inaugura à Las Hadas, sur la côte est du Mexique, une très hollywoodienne colonie de vacances pour milliardaires, un journaliste impertinent lui demanda si les deux cent cinquante millions de dollars gaspillés en un week-end pour régaler trois cents privilégiés de la jet society ne lui paraissaient pas une dépense un peu excessive. Un peu surpris par la bizarrerie de la question, le roi de l'étain réfléchit une seconde, puis laissa tomber d'un ton péremptoire : «Mon cher Monsieur, vous apprendrez qu'un plaisir de milliardaire n'est jamais excessif.»

Il s'agissait là bien sûr d'une boutade un peu provocatrice ou peut-être d'un mouvement d'humeur bien compréhensible de la part d'un nabab que la presse n'épargnait guère sur le chapitre des indiscrétions — ses

mésaventures conjugales faisaient depuis des années le régal des journaux spécialisés. Mais la réplique était tout de même révélatrice des relations que, par le canal des médias, les milliardaires des temps modernes entretiennent ou cherchent à entretenir avec l'immense public de ceux dont les fins de mois sont difficiles et qui se consolent de leurs misères en suivant, dans les hebdomadaires illustrés, les petits malheurs des superstars de la jet society et des Olympiens de la fortune. Elle révèle la volonté ou plutôt le besoin qu'éprouvent ces grands privilégiés de se mettre au-dessus des normes habituelles de jugement et de conjurer les effets néfastes de la jalousie dont ils sont l'objet, par l'excès même des richesses qui pourraient la faire naître. Et contrairement à ce que l'on serait naturellement enclin à penser, le luxe tapageur n'est pas pure ostentation de nouveau riche. Il a au contraire une utilité très précieuse. C'est lui qui est chargé de faire accepter l'injurieuse inégalité des fortunes. En éblouissant par ses ors superflus, en étonnant par ses excentricités onéreuses, en jetant négligemment des seaux de caviar par les fenêtres, le milliardaire des temps modernes ne provoque en aucune façon la jalousie des foules : il l'endort, il la dissout dans un rêve. Par ces dépenses désordonnées et inutiles, il donne à entrevoir un pays de cocagne au beau milieu de l'impécuniosité du monde. Grâce à lui, le paradis terrestre devient une potentialité de l'existence. L'excès de sa richesse prouve que la terre n'est pas tout entière plongée dans la banalité blafarde de la vie quotidienne, qu'elle est parsemée de cavernes d'Ali Baba, d'îles fortunées et de châteaux de contes de fées, dont il n'est pas tout à fait exclu que les plus déshérités trouvent un jour, eux aussi, la clef magique.

Dans l'imaginaire de nos contemporains, c'est toute une dimension de l'existence que le milliardaire, à l'instar des princes charmants de naguère, est chargé d'incarner et de rendre vraisemblable. En épousant la bergère (rarement, il est vrai), le prince charmant se donnait une sorte de légitimité; en convolant avec un mannequin ou une secrétaire (chose plus fréquente), le milliardaire poursuit le même but : rendre vraisemblable le plus invraisemblable des rêves. Loin de lui reprocher sa vie hors du commun, le petit peuple des H.L.M., crevant parfois de faim et souvent d'ennui, lui rend grâce, au contraire, de révéler la possibilité, même infinitésimale, d'une vie paradisiaque. En naissant «coiffé» par la Fortune, le multimilliardaire ne suscite pas plus de jalousie que le gagnant du Loto. La roue de la Fortune tourne, inlassable, et la divinité aveugle choisit au hasard ceux qu'elle comble de ses bienfaits. En voyant les nababs vivre leur vie de rêve, chacun rêve que demain peut-être ce sera son tour. Que demain il gagnera le gros lot, que demain elle «mariera un Grec» ou recevra la visite d'un vieux généalogiste qui lui annoncera la mort ab intestat d'un richissime oncle d'Amérique.

INTRODUCTION

C'est en entretenant dans l'esprit du public le rêve d'une vie terrestre totalement heureuse, en remplissant la fonction que jouait dans la culture populaire le légendaire pays de cocagne, que le petit monde des happy few parvient non seulement à se faire accepter, mais aussi à se faire aimer par des masses populaires pourtant jalouses. Parce qu'elle ouvre une lucarne de ciel bleu dans la grisaille du quotidien, la vie injustement privilégiée du milliardaire aide les pauvres à accepter leur sort. Et ce sont naturellement les journaux les plus populaires – les *Paris-Match* et les *France-Dimanche* – qui se chargent le plus volontiers de la faire connaître.

Pour remplir efficacement le rôle qui est le sien dans l'imaginaire, l'Olympien de la fortune – qu'il soit milliardaire ou superstar de cinéma – doit impérativement satisfaire à deux exigences contradictoires. D'une part, il doit constamment se présenter comme appartenant à un monde radicalement différent de celui où croupit le commun des mortels et échapper de ce fait aux jugements. Pour ne pas être regardée comme injuste, sa situation doit être d'autant plus extravagante. D'autre part, il doit d'une façon ou d'une autre rester accessible. Un rêve de bonheur, s'il paraît tout à fait impossible à réaliser, n'est pas un vrai rêve, il laisse indifférent. La midinette ne pourra s'impliquer dans la lecture de son magazine que s'il ne lui paraît pas totalement impossible qu'une fille de sa condition puisse épouser l'Aga Khan.

Soigner l'excès par l'excès

Il vaut mieux, disait Talleyrand, être un grand escroc qu'une petite crapule. Certes, tous les milliardaires ne sont pas des escrocs (loin de moi cette pensée subversive). Certains, même, sont franchement honnêtes. Mais tous ceux qui, par leur position, ne peuvent échapper à la curiosité publique sont peu ou prou des comédiens qui ont compris la sagesse de ce précepte et en font une règle de leur comportement. C'est, savent-ils d'instinct, la démesure d'un personnage qui rend acceptable la démesure de sa fortune. Vivre une existence hors du commun suppose que tous les détails de la vie soient eux aussi hors du commun. A destin exceptionnel, homme exceptionnel : on ne supporterait pas qu'un milliardaire soit un «Monsieur comme tout le monde».

Le nabab et ses variantes ethnographiques

A considérer les milliardaires, non pas comme ils sont par eux-mêmes, dans leur réalité humaine, mais comme nous avons pris le parti de le faire, sous l'angle de leur représentation dans l'imaginaire collectif, on se trouve d'emblée confronté à une difficulté. Tous se donnent en spectacle et éprouvent le besoin de se créer un personnage médiatique pour faire accepter les exorbitants privilèges dont ils bénéficient, mais les publics

auxquels ils s'adressent sont variés : d'un pays à l'autre, et surtout d'un continent à l'autre, les habitudes de pensée, les mentalités et les sentiments diffèrent et obligent les superstars de la fortune à tenir compte de toutes ces données culturelles pour construire leur image. L'attitude du public à l'égard de l'argent est bien différente selon qu'on se trouve d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique, dans une société de tradition catholique ou protestante, dans le monde occidental ou dans des pays de l'Asie ou de l'Orient. Et les réactions que le personnage du milliardaire provoque dans l'opinion sont bien différentes elles aussi. Le yacht somptueux que s'offre Cornelius Vanderbilt inspire aux dockers du port de New York une admiration sans réserve, mais, s'il jette l'ancre dans celui de Londres, il lui attire les moqueries de toute l'Angleterre. Le public français accepte du sultan de Brunei qu'il se fasse construire au fin fond de son lointain royaume un inutile palais de deux mille huit cents pièces, mais s'il venait d'un Français, il jugerait sévèrement un gaspillage aussi scandaleux.

L'image que doivent donner d'eux-mêmes les milliardaires change elle aussi d'une époque à l'autre. Un Bernard Tapie fait partie d'une nouvelle génération de bâtisseurs de fortune qui connaît et le pouvoir des médias et l'influence qu'a sur l'opinion la classe des «jeunes cadres dynamiques». Le voilà qui, à grand renfort de publicité, se transforme en redresseur de sociétés en péril et, nouveau riche triomphant et fier de l'être, part résolument en guerre contre les sentiments honteux qui s'attachent toujours chez nous à l'argent. Attitude bien différente de celle qu'adoptaient en Europe les fondateurs de fortune du siècle dernier : ceux-là devaient se faire accepter dans un monde où, traditionnellement, la légitimité du pouvoir et de la richesse tenait à l'ancienneté du nom, au prestige de la lignée, où il était plus important d'«être né» que d'avoir réussi. Aussi s'empressaient-ils de revêtir les défrogues de l'ancienne aristocratie : ils rachetaient ses châteaux en ruine, redoraient ses blasons et recherchaient en mariage ses filles désargentées. Il leur fallait faire vite pour acquérir la patine qui leur manquait, donner à leur famille des allures de dynastie et apprendre l'art d'éblouir par ces richesses tout en conservant le sens de la mesure et du bon goût.

Conditionnés aussi bien par la culture des pays dans lesquels ils vivent que par l'idée que le public français se donne de ces pays, les portraits de milliardaires que véhicule la presse diffèrent sensiblement les uns des autres. A chaque pays correspond un certain nombre de types de personnages et de biographies qui mettent en œuvre des mythes bien spécifiques et révèlent chez leurs publics des traits de caractère et des mentalités originales. Les grands magnats américains ont, malgré la diversité de leurs caractères, un indéniable air de famille. Ils sont souvent des selfmade men qui se targuent de n'être sortis de rien et annoncent sans

fausse honte l'énormité de leur avoir. Protestants dans la majorité des cas, ils font exhibition d'une vertu toute puritaine et s'y entendent comme aucun autre pour moraliser leur fortune en la présentant comme la juste récompense d'une vie de travail et d'économies. En Europe au contraire, et si l'on fait abstraction de l'inénarrable Bernard Tapie, la règle est plutôt à la discrétion. Ici, le peuple est plus jaloux ; il faut ménager sa sensibilité. L'Olympien du Vieux Monde doit multiplier les astuces médiatiques pour désarmer la critique. En France, il est toujours bon d'être à la fois «vieille France» et «France profonde», de fréquenter successivement le gotha et le café du commerce. Pour conjurer la haine que pourrait leur attirer leur fortune, certains vont même jusqu'à partager leur temps entre leur vacht et la place du Colonel-Fabien. Il faut ce qu'il faut! Ouant aux Arabes, aux Noirs, aux Indiens, aux Chinois (de Hong Kong), aux Japonais, aux Malais et autres Indonésiens, ils peuvent aux yeux des Occidentaux être multimilliardaires en toute impunité. L'exotisme les protège. Même si leurs fortunes sont faites plutôt de prosaïques pétrodollars que de diamants de Golconde, même si elles se sont construites et se maintiennent au prix d'innombrables injustices, les émirs, les pachas et les maharajah sont des cousins d'Ali Baba, des personnages de légende. Ils appartiennent à un paradis trop lointain pour qu'on puisse y toucher.

Trois grandes familles

Ainsi, à lire la presse populaire, trois types de portraits de milliardaires se dessinent : ceux de la vieille Europe, qui supportent le poids d'un antique préjugé et doivent jouer avec un imaginaire social chargé d'histoire ; ceux de l'Amérique du Nord – Eldorado des temps modernes –, qui restent dans l'imaginaire de notre époque les grands aventuriers de la fortune, et enfin ceux du reste du monde qui, maharajah ou pas, semblent être par nature des personnages de légende. Trois types de personnages auxquels correspondront les trois principales parties de cet ouvrage, qui, chacune, proposera une série de récits rangés par ordre chronologique et consacrés à des hommes qui, ayant connu la célébrité, nous ont semblé particulièrement représentatifs de l'espèce.

Être riche autrefois

Le personnage du milliardaire que nous avons commencé à définir dans notre introduction appartient en propre au monde moderne. Son existence est liée à deux phénomènes qui sont apparus au XIX° siècle et se sont développés et affirmés au XX° siècle : le capitalisme, d'une part, qui est lui-même lié à l'émergence de la société industrielle ; la grande presse de masse, d'autre part, dont l'apparition en France n'est pas antérieure à l'épopée du *Petit Journal*, c'est-à-dire aux premières années de la Troisième République.

Auparavant, les journaux étaient trop peu lus et le système de l'information trop rudimentaire pour qu'un dialogue constant eût pu se créer entre un individu et un public, pour qu'un homme, à l'instar des milliardaires d'aujourd'hui, épié au jour le jour dans tous les détails de sa vie, eût pu se métamorphoser en héros médiatique, en superstar de l'information. Si riches qu'eussent pu être par ailleurs certains personnages de l'Histoire, les structures de la propriété étaient autrefois si différentes de ce qu'elles sont devenues par la suite, qu'aucune comparaison n'est possible entre eux et les nababs d'aujourd'hui. Même lorsqu'elle était acquise par le commerce ou par la banque, la fortune demeurait essentiellement terrienne et restait imbriquée dans l'épaisseur d'un corps social aux règles anciennes et complexes.

Tenir son rang dans l'ordre social

S'ils furent de redoutables spéculateurs, les Jacques Cœur, les Fouquet et les Médicis ne furent pas pour autant de simples hommes d'affaires jonglant devant la corbeille d'une bourse avec des capitaux anonymes. Leur argent, ils l'investissaient en châteaux et en domaines seigneuriaux qui faisaient d'eux des seigneurs, possesseurs comme les autres de fiefs sur lesquels vivaient des paysans avec qui ils entretenaient des relations d'obligations réciproques héritées du Moyen Age. Quand leur fortune était immense, ils devenaient des princes, des potentats dont la première fonction consistait à gérer les affaires de la cité, à rendre la justice, à protéger ceux qu'ils ne tardaient pas à considérer comme leurs sujets.

Leur fortune ne les mettait nullement en dehors du corps social. Elle leur permettait simplement de se hisser au sommet d'une pyramide où d'ailleurs – le récit de leur vie le prouve souvent – leur situation était des plus précaires. Dans l'esprit de ces temps anciens, dans le système économique et social de l'ancienne Europe, il était impensable qu'un homme existât en dehors des hiérarchies. Pour le public de l'époque de Louis XIV, Fouquet était essentiellement un surintendant aux Finances et c'est accessoirement qu'il était aussi le personnage fabuleusement riche dont l'Histoire nous a conservé la légende «dorée sur la tranche». Deux siècles plus tard, Rothschild est avant tout un milliardaire, son nom est indisso-

lublement associé à la Bourse, à l'agiotage, à la spéculation sur les chemins de fer, à l'argent anonyme. Et le public ignore le plus souvent qu'il est aussi régent de la Banque de France ou qu'il exerce auprès du gouvernement telle ou telle fonction officielle.

Cette différence de l'un à l'autre est significative. Ici, Crésus se fond dans la hiérarchie et sa fortune ne trouble l'ordre social que dans la mesure où elle le met en concurrence de prestige avec un monarque ombrageux. Tous les ministres du Grand Siècle ont bâti des fortunes qui aujourd'hui. avec le recul du temps, nous paraissent scandaleuses. Mais, à l'époque, personne n'y trouvait à redire tant qu'elles n'amenaient pas leurs possesseurs à «sortir de leur rang». Le Crésus de l'ère capitaliste se situe lui comme à l'écart du corps social, hors norme et hors hiérarchie. Certes, nul n'ignore qu'il hante les allées du pouvoir et qu'il peut exercer sur la politique d'un pays une influence déterminante. On lui en fait d'ailleurs souvent grief. Mais il apparaît toujours comme étranger à ce pouvoir, comme un satellite qui exercerait une influence sur la vie de la cité d'une manière illégitime et occulte, sans en faire véritablement partie. Aussi la démarche qui consisterait à mettre sur le même plan les milliardaires du XX° siècle et les «milliardaires» (le mot n'a pas d'équivalent) de l'ancienne société serait-elle hasardeuse. Il ne faut comparer que ce qui est comparable.

Pourtant, il ne nous a pas paru inutile de faire précéder cette galerie de portraits, consacrée essentiellement à des personnages des deux derniers siècles, par quelques figures illustres appartenant à des époques plus reculées. Si ni Fouquet ni Jacques Cœur ni les Médicis ne peuvent être considérés comme des «créatures médiatiques» au même titre qu'un Onassis ou qu'un Bernard Tapie, s'il est impossible de voir en eux des «milliardaires» au sens moderne du mot, les aventures et souvent les mésaventures qu'ils connurent n'en sont pas moins révélatrices des relations que l'Occident chrétien a traditionnellement entretenu avec l'argent.

Anathème de l'argent

Argent honteux et dont la possession se ressent encore aujourd'hui des antiques condamnations. On sait qu'au Moyen Age l'Église frappait d'anathème le prêt à intérêt et ceux qui s'y livraient, laissant ce commerce maudit aux Lombards, aux cahorsains et surtout aux juifs qui en tiraient des profits énormes et une réputation désastreuse. «Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.» Le métier de banquier semblait alors en contradiction directe avec ce précepte évangélique ; le prêt de l'argent devait être non pas un commerce, mais un pur acte de charité. Certes, avec le temps et en raison des nécessités économiques, l'Église assouplit quelque peu la rigueur de cet interdit. Pour compenser le manque à gagner que représentait une immobilisation prolongée des capitaux, et aussi pour

récompenser le risque que prenait le prêteur, elle consentit qu'une modeste rémunération fût perçue par le créancier. Mais cette libéralisation fut quand même bien limitée. Dans son principe, le prêt à intérêt était assimilé à l'usure et il restait interdit de vivre du revenu d'un capital sans encourir les foudres de l'excommunication.

Il est clair qu'à partir du XVI° siècle le développement du commerce, l'avènement d'une économie précapitaliste et l'influence de la Réforme protestante amenèrent progressivement les chrétiens à prendre quelques libertés avec ceux des commandements de l'Évangile qui contrariaient par trop le commerce de l'argent. Mais le discrédit n'en continua pas moins à hanter les esprits : «Plaie d'argent n'est pas mortelle». Quantité de dictons et de légendes populaires perpétuèrent pendant des siècles une attitude d'esprit qui faisait du «grand diable d'argent» le corrupteur par excellence des âmes et du corps social.

L'art de la chute

Pastorale chrétienne et culture populaire concourent dans la société traditionnelle à rappeler que la Fortune est capricieuse, qu'en tournant, sa roue finit toujours par écraser celui qu'elle a comblé de ses bienfaits. L'argent est un cadeau empoisonné du Malin, dont l'homme ne peut attendre que sa propre perte. Tôt ou tard, la vanité de celui qui accumule les biens de ce monde sera punie. Et le public de regarder Crésus comme il regarde l'équilibriste sur son fil, en attendant, l'œil amusé, le moment de sa chute. Il est significatif qu'en France les fondateurs de fortunes qui sont restés dans la légende soient surtout connus par le retentissement de leur ruine finale. Comme si cette ruine seule, dans toute leur existence, méritait attention. Malheur ici aux milliardaires qui meurent milliardaires : la postérité sera ingrate avec eux. Bien des ministres de l'Ancien Régime, à commencer par Mazarin, accumulèrent infiniment plus de richesses que ne le firent Fouquet ou Jacques Cœur. Faute de n'avoir pas connu une belle catastrophe finale assortie d'un beau procès retentissant, ils ne figureront jamais dans l'Olympe de la fortune. C'est chez nous la règle : les fabuleux nouveaux riches sont condamnés, comme Crésus lui-même, à être immolés sur le bûcher de leur propre ambition. Comme la grenouille de la fable, on les regarde se gonfler, le spectacle est amusant, mais on attend impatiemment qu'ils éclatent et payent ainsi le prix de leur témérité.

Et cet état d'esprit hérité des siècles passés a laissé plus de traces qu'il n'y paraît dans la mentalité de nos contemporains. A l'égard du milliardaire, l'attitude du public restera toujours ambiguë : on admire l'exploit de l'artiste tout en le jalousant un peu ; quand il sera tombé, on le plaindra, tout en se félicitant en secret qu'il soit retourné dans le rang.

Crésus ou Crœsus

(vie siècle)

L'inconstante fortune

Celui qui fut pour les Anciens l'homme le plus riche du monde mourut ou faillit bien mourir sur un bûcher.

Hérodote nous a légué plusieurs récits au sujet de ce roi de Lydie dont les richesses aussi bien que le destin tragique frappèrent l'imagination des Anciens.

Les uns sont faux, les autres douteux, et l'on ne compte pas les apocryphes. Cela n'empêcha pas le monarque de s'installer si confortablement dans la légende qu'aujourd'hui encore, il sert de mesure étalon en matière de milliardaires.

■ Un roi conquérant

Dernier prince de la dynastie des Mermnades et dernier souverain de Lydie, Crœsus régna de 561 à 546. Il était le fils du roi Alyatte et d'une Carienne. Il succéda à son père après avoir été pendant une douzaine d'années gouverneur du pays.

Monarque puissant et conquérant, il ne pensa qu'à agrandir son domaine et à accroître en conséquence ses richesses qui



Crésus est représenté sur son bûcher, mais il n'est pas sûr qu'il y ait péri. Détail d'une amphore attribuée au peintre Mysos, vers 490 av. J.-C. (Musée du Louvre, Paris). devinrent bientôt proverbiales. Après s'être concilié les bonnes grâces des Spartiates, il commença à étendre son empire avec un appétit glouton qui fit l'admiration de ses contemporains. A l'ouest, il soumit au paiement d'un tribut les villes grecques de l'Ionie et, à l'est, il recula les frontières de son royaume jusqu'à l'Halys.

Un roi de légende

L'existence des trésors qu'il entassa dans Sardes, sa capitale, aussi bien que ses relations avec l'oracle de Delphes sont attestées par des sources certaines. En revanche, la visite que lui aurait faite l'archonte Solon n'est aucunement vérifiée. Elle a cependant la vie dure et c'est elle qui, comme la pointe d'une parabole, donne son sens à l'existence du roi milliardaire.

Un philosophe qui vous gâche la vie

On raconte en effet que Crœsus, se croyant le plus heureux des hommes, eut la mauvaise idée de demander à Solon, homme de grand crédit et de vaste culture, ce qu'il en pensait. Comme un philosophe, le sage esquissa une moue dubitative, prit un air de circonstance, puis affirma d'un ton de docteur que «nul ne pouvait se déclarer heureux avant sa mort». Le roi n'avait pas l'âme aussi chagrine que Solon. Il fit un raisonnement de bon sens en se disant, dans son for intérieur, que s'il ne pouvait pas se dire heureux avant sa mort, il aurait encore moins de possibilité de se le dire après. Ce qui lui parut une perspective décourageante. Aussi, haussat-il les épaules avec indifférence et continua-t-il à jouir tranquillement de la vie.

A quelque temps de là, cependant, Cyrus, le roi des Perses, lui déclara la guerre, menaçant d'absorber dans son empire la totalité de son royaume. Crœsus, qui était un fin politique, s'empressa, comme il en avait l'habitude, de consulter l'oracle de Delphes qui lui répondit «qu'en franchissant l'Halys, il détruirait un grand royaume». Crœsus suivit à la lettre ces salutaires conseils sibvllins, franchit la rivière avec son armée, battit les Perses à plate couture, puis, étant retourné chez lui, licencia ses soldats et, se croyant définitivement débarrassé de son ennemi, se remit joyeusement à compter ses trésors.

C'était compter sans l'acharnement du Grand Roi qui, profitant de l'hiver, organisa une brusque offensive et vint mettre le siège devant les murs de Sardes. Crœsus vaincu fut fait prisonnier et Cyrus, qui ne brillait pas par sa clémence, le fit vraisemblablement passer de vie à trépas selon la mode du temps.

- Happy end?

Une tradition plus souriante veut néanmoins qu'au dernier moment le roi nabab ait sauvé sa tête d'une manière imprévue. Montant sur le bûcher où on voulait le faire cuire, il aurait murmuré en gémissant : «Ah! Solon, Solon, comme tes paroles étaient justes.» Cyrus, comme tous les hommes de l'Antiquité, avait du goût pour les devinettes incompréhensibles. En entendant ces propos obscurs, il aurait cru à un oracle et en aurait demandé le sens. Après quoi, ému jusqu'aux larmes par l'explication, il aurait non seulement accordé sa grâce, mais également sa protection à son ennemi.

Selon cette tradition Crœsus, promu au rang de conseiller particulier du Grand Roi, aurait fini sa vie en coulant des jours heureux à la cour de Cyrus et de Cambyse.

Mécène

Avec Crésus ce chevalier romain, né à Arezzo en 69 av. J.-C., est le deuxième grand nabab de l'Antiquité. Profitant de son crédit auprès de l'empereur Auguste, il devint le protecteur des arts et des lettres. Virgile, Horace et Properce bénéficièrent entre autres de ses libéralités.

Cœur Jacques

(Vers 1395 - 1456)

Le pionner du capitalisme

Jacques Cœur ne brilla pas seulement dans l'«import-export», il fut aussi son propre armateur et son propre banquier. Inventeur du «trust», il eut le seul tort de naître quatre siècles trop tôt.

· Coup de théâtre

Le 31 juillet 1451, le Grand Conseil, présidé par le roi Charles VII, fut le théâtre d'une scène aussi dramatique que spectaculaire: un de ces événements qui auraient fait la joie des journalistes s'il en eût existé à cette époque. A la suite d'une série de dénonciations plus ou moins anonymes, il fut en effet demandé à Sa Majesté qu'elle voulût bien faire jeter en prison et traîner devant sa justice le très riche et très envié Jacques Cœur, son grand argentier.

L'affaire était d'importance car, en plus de la confiance du roi, l'homme qui comptait parmi les personnages les plus admirés de son temps, bénéficiait de l'estime et même de l'amitié de Sa Sainteté le pape Nicolas V. Entre autres forfaits. il était accusé d'avoir fait périr par le poison Agnès Sorel - la favorite défunte du monarque - et de s'être par trop enrichi en détournant à son profit les deniers de la couronne. Non sans quelque arrière-pensée, les courtisans insistèrent lourdement pour que le souverain mît les biens du banquier sous séquestre avant de les confisquer purement et simplement pour en distribuer les lambeaux à ses serviteurs les plus zélés.

Charles VII était un roi d'un caractère faible et influençable ; il fit docilement ce que lui demandaient les nouveaux favoris

qui faisaient à sa cour la pluie et le beau temps. Il opina mollement du chef comme on se débarrasse d'un problème gênant et il s'apprêtait à donner des ordres au capitaine de ses archers quand l'accusé, prévenu sans doute par quelque espion qu'il avait dans la place, fit dans la salle une entrée fracassante : «Sire, s'écria-t-il, je supplie Votre Majesté qu'elle me fasse rendre raison et justice des calomnies que l'on a inventées pour me perdre. Souffrez que je me constitue votre prisonnier jusqu'au moment où mon innocence sera clairement établie.» Le roi ne sachant rien refuser, accorda à son argentier la faveur qu'il lui demandait et, le soir même, Jacques Cœur, l'homme le plus riche de son temps, était écroué dans le donjon du château de Taillebourg.

Quelque temps après, il fut transféré dans les geôles de celui de Lusignan où, dans l'attente de son procès, on le confia à la garde de son pire ennemi, un ancien capitaine d'écorcheurs, dont il avait le tort d'être le créancier, un grand seigneur peu scrupuleux qui, bientôt, allait devenir son juge : Antoine de Chabannes.

C'est ainsi que s'acheva la carrière de celui que l'on peut considérer comme le premier véritable capitaliste de l'Histoire de l'Europe. Une carrière qui étonne aussi bien par son extraordinaire réussite que par la multi-

Devises

La maison de Bourges exprime bien la personnalité de l'homme qui la fit construire, en particulier par les devises qui en ornent les murs. On trouve entre autres :

- «A cœur vaillant, rien d'impossible»; «Oyr, dire, faire, taire»;
- «En bouche close n'entre mouche.»

plicité de ses péripéties romanesques.

A l'ombre des ducs de Berry

C'est à Bourges, vers 1395, que le futur argentier avait vu le jour. Pour embellir sa légende et augmenter son mérite personnel, les historiens romantiques se sont plu à le faire naître dans la misère.

En fait, pour être roturière, la famille Cœur (ou Cuer selon l'orthographe de l'époque) n'en avait pas moins pignon sur rue dans cette ville rendue florissante par la cour de Jean le Magnifique, le duc de Berry, ce prince fastueux immortalisé par les enluminures des frères de Limbourg. Son père, originaire sans doute de Saint-Pourçain en Bourbonnais, y exerçait un très lucratif commerce de pelleterie et figurait parmi les grands bourgeois de la cité. Un de ses frères. Nicolas, était chanoine de la Sainte-Chapelle que le duc avait érigée dans sa capitale. Une sœur avait épousé un secrétaire du roi Charles VI. nommé Jean Bochetel. Ouant à sa femme, Macé de Léodepart, elle était la fille d'un dignitaire de la cour ducale et la petitefille d'un maître des monnaies. Autant dire que le garçon, pour ne pas être immensément riche, appartenait quand même, par sa naissance, à cette aristocratie urbaine dont l'essor allait grandissant depuis plus d'un siècle.

«Roi de Bourges»

Les monnaies frappées par Jacques Cœur au début de sa carrière portaient l'inscription : KAR. Francorum. REX.BITUR (c'està-dire « de Bourges »). Elle a sans doute donné naissance à l'épithète « roi de Bourges ».

La formation d'un jeune bourgeois

De la formation que reçut Jacques Cœur dans son enfance, on ne sait pas grand-chose de certain et l'on est obligé de se livrer au jeu des hypothèses. Il est sûr toutefois que sa famille, comme celle de sa belle-mère, exerçait de longue date les métiers de monnayeur et d'orfèvre

et il est donc très probable qu'il ait suivi, comme c'était l'habitude, un apprentissage de six années pour obtenir sa maîtrise et perpétuer la tradition familiale. Le métier d'orfèvre présentait alors beaucoup d'avantages qu'un homme aussi ambitieux que lui ne pouvait négliger. Loin de souffrir du mépris qui s'attacha plus tard aux arts dits «mécaniques», il conférait à cette époque à ceux qui l'exercaient, une noblesse personnelle qui les mettait sur un pied d'égalité avec les gentilshommes et leur facilitait grandement l'accès des cours princières. C'est ainsi en tout cas que les Cœur et les Léodepart étaient devenus les familiers de la maison de Berry. Concernant le reste de ses études, nous ne savons presque rien si ce n'est qu'il ne fréquenta pas l'université, mais suivit des cours de théologie qui lui permirent de recevoir les ordres mineurs. Consécration qui, sans lui interdire le mariage, lui permit tout au long de sa vie, et en particulier lors de son procès, de bénéficier des privilèges et franchises attachés à l'état ecclésiastique.

Le fournisseur du roi de Bourges

Les désastres de la guerre de Cent Ans furent pour le jeune monnayeur une véritable bénédiction. La France se trouvait envahie, mutilée, livrée aux exactions de la soldatesque et, le 21 juin 1418, le futur roi Charles VII vint chercher refuge dans sa bonne ville de Bourges en attendant qu'un miracle libérât providentiellement son royaume du joug anglais.

Jacques Cœur et ses deux associés, Ravan le Danois et Pierre Godart, obtinrent alors la direction des monnaies de la ville, office dont ils surent tirer de

confortables bénéfices en usant sans doute de moyens peu conformes à la déontologie de la profession. Le premier document original que l'on connaisse relativement à Jacques est en effet une lettre de rémission accordée par le roi Charles VII en date du 6 décembre 1429. Par cet acte, lui et ses associés étaient absous du délit qu'ils avaient commis en mettant sur le marché des pièces de «mauvais aloi», c'est-à-dire de l'argent dont le titre ne correspondait pas à ce que prescrivaient les ordonnances royales.

L'ascension du monnayeur

Cet incident de parcours ne troubla nullement la carrière de notre bourgeois. Trafiquer sur la valeur des pièces de monnaie, à condition que cela se fit discrètement, était une pratique courante à l'époque, une pécadille plutôt qu'un crime. Le roi, d'ailleurs, avait d'autant plus de raison d'être indulgent à l'égard du banquier que cet argent, de quelque mauvais aloi qu'il fût, avait servi à financer les troupes de Jeanne d'Arc. victorieuses devant Orléans. Au lieu d'être banni, Jacques Cœur vit donc élargir ses responsabilités. Il fut promu au rang de fournisseur de la cour.

Dans la situation où se trouvait alors le monarque, cette fonction était pour lui une véritable sinécure dont, on l'imagine, il sut tirer tout le parti possible. Non seulement il fut chargé de tous les achats nécessaires au fonctionnement du palais, non seulement il fut en situation de connaître tous les secrets du pouvoir, mais surtout, le roi n'ayant pour l'heure plus un sou vaillant et, lui, en ayant déjà beaucoup, il se trouva tout naturellement en position de devenir son banquier.

Pour financer les guerres comme pour se procurer les denrées dont il avait besoin, Charles VII, à partir de cette époque, fit systématiquement appel à lui. Le bourgeois lui consentait des crédits remboursables à très long terme ou, ce qui devait lui être encore plus profitable, lui donnait tout simplement l'argent dont il avait besoin moyennant certains privilèges et passedroits susceptibles de favoriser l'extension de ses affaires.

• Les routes du Levant

Une fois Jeanne d'Arc brûlée sur la place du vieux marché, une accalmie toute relative dans des hostilités qui devaient encore durer près d'un quart de siècle, permit au commerce de se développer à nouveau. Jacques Cœur en profita donc aussitôt pour user des privilèges qu'il avait obtenus du roi.

En matière de commerce international tout ou à peu près tout était à faire. Pour commercer avec le Levant, la France ne disposait, en effet, ni d'une marine marchande capable d'assurer un trafic régulier ni d'un seul port convenablement équipé pour recevoir de gros navires ni surtout d'accords diplomatiques rendant possibles les échanges avec les pays musulmans.

Pour mettre en œuvre le vaste projet qu'il avait en tête, Jacques Cœur se lança d'abord dans un périlleux voyage de prospection qui le mena à Damas, à Beyrouth et dans quelques autres métropoles de l'Orient. Ce voyage faillit d'ailleurs lui être fatal. A son retour, en effet, son vaisseau chargé de marchandises jusqu'à la cime des mâts, fut pris dans une terrible tempête et s'échoua sur l'île de Corse où les indigènes, gens pourtant hospitaliers, le firent prisonnier avec ses compagnons

Légende

On dit que Jacques Cœur, soucieux d'éblouir ses contemporains, aurait fait couvrir le sol d'une pièce de son hôtel de Bourges de pièces d'or posées sur la tranche. Cette histoire est, bien sûr, parfaitement inexacte... mais la légende a la vie dure!

Index

Le lecteur trouvera ici répertoriés les noms des personnes qui se rapportent au sujet du livre. Les noms et les folios en gras renvoient à ceux qui font l'objet d'un article ; les folios imprimés en italique renvoient aux illustrations.

A

Abd al-Aziz ibn Saoud, 206, 208. Abou Said Djacmacel-Dahéré, 26. Aga Khan, 180, 190. Aga Khan Ali, 94, 193, 194, 195, 197, Aga Khan Karim, 86, 191, 192, 194, 195. Agnelli Giovanni, 92. Alberti, 66. Andréanis Alexandre, Andreopoulos Nikos, Andrews, 128. Ann Martha, 158. Artagnan, 43, 44. Ashby Allene, 162.

B

Balthazar, 52. Bardi, 30, 31, 66. Bennet Harry, 154. Bich Marcel, 88. Biro, 90. Boisrouvray Guy de, 139. Bolkiah Muda Hassanal, 209. Borniol, 230. Boucicaut Aristide, 69. Bourbon Maria Cristina, 139, 140. Boursin Mme, 234, 235. Boussac Jeanne, 71, Boussac Marcel, 71.

C

Caldwell Robert, 228, 229. Callas Maria, 84. Caracciolo Marella, Carter Bud, 159. Carter Will, 159. Cartland Barbara, 101. 242. Castille Marie-Madeleine de, 44. Ceausescu Elena, 247, 248, 249, 250. Ceausescu Nicolae, 247. Ceausescu Nicu, 247. Chabannes Antoine de, 21, 28. Charles d'Angleterre (prince), 97. Charles Quint, 35, 36, 37. Charles VII, 21, 22, 23 Charles X, 65. Chauchard Alfred Hyppolyte, 73, 230. Chénier Marie-Joseph, 111. Chiapparone Paul, 178. Choiseul, 50. Clark, 126, 127. Clément VII, 31, 33. Cœur Jacques, 16, 17, 21, 34. Colbert, 38, 43, 44. Crésus, 19. Crœsus, voir Crésus. Crikmer Élisabeth, 227 Croker Poole Sarah Frances, 195. Cyrus, 20.

D

Dassault Marcel, 217. Davies Marion, 146. Dedichen Ingeborg, 82. Demidov (comtesse), 221.

187. Doumeng, 218. Drake Edwin, 126, 127. Drew Daniel, 120. Druce George, 227. Druce (Mme), 226, Druce Sidney, 226. Druce Thomas, 226, Dudley Lynch Louise, Dumont Jeannette, 162. Dupont Samuel, 108. **Dupont de Nemours** (les), 108, 197. Éleuthère Irénée. 110, 111, 112, 112, 115. Henry François, 114, 115. Lammot, 111, 115. Pierre Samuel, 108, 109, 110, 111, 112, 115. Thomas-Coleman, 111, 115. Victor, 110, 115.

Deterding Henry,

E

Edison Thomas, 153. Élisabeth II, 96, 102. Étienne de Cambrai, 24. Eugène IV, 24.

F

Fahd d'Arabie Saoudite, 86, 204. Faïçal d'Arabie, 189, 206, 207. Farkas Jean-Pierre, 238. Farthon, 226. Ferdinand I*, 36, 37. Fischer de Dicourt Joséphine, 49, 51, 52. 53. Fisk Jim, 120. Flagers, 128. Ford Edsel, 154. Ford Henry, 107, 124, 148. Fouquet François, 39. Fouquet Louis, 39. Fouguet Nicolas, 16, 17, 38. Fourchier Marie, 39. Frederickson (Dr.), 238. Frescobaldi, 31. Fugger (les), 34, Andreas, 34. Anton, 34, 36. Georg, 34. Hans, 34, 37. Hans II, 34, 37. Jacob I, 34. Jacob II le Riche, 35, 35, 36. Raimund, 34, 36.

G

Galo Alene, 168. Gardel Carlos, 77. Gargan Théodore de, 53, 54. Gaylord William, 178. Getty Paul, 158. George, 165. George Franklin, 158, 159, 160. Gordon, 165. John, 158. John Ronald, 162, 164. Paul II, 164. Paul III, 165. Sarah, 159, 160, 161, 162. Gfattermann Élisabeth, 34. Gibbons Thomas, 118.

Ginzburg Alexis, Godart Pierre 22 Goldsmith sir James Gouffier Guillaume 28 Goulandris Peter 84 Gould Alvah. 142. Gould Jay. 120, 129. Granthil Louis, 51, 52. Guérin Marguerite, 69. Guilchrist Thomas. 54 Gulbenkian Calouste Sarkis, 184, 220. Gulbenkian Nubar. 187, 188, 189, 189, 220

н

Hammer Armand, 219. 239. Hammer Julius, Hand Phoebe, 117. Hausen Marguerite d', 49, 50, 51, 51. Hautecloque Philippe de, 52. Havange (Mme), voir Hausen. Hayworth Rita, 195. Hazel Mathiem (Mme), 237. Hearst George, 141. 143. Hearst Patricia, 143. Hearst Phoebe, 142, 143. **Hearst William** Randolph. 141. Heldy Fanny, 71. Helmle Adolphine, 162. Hesse-Cassel Guillaume, 58, 59. Howland Green Henrietta, 180. Hughes Big Howard, 167, 168, Hughes Howard, 166, 177, 217. **Hunt** Haroldson Lafavette, 155. Hunt Lamar, 156. Hunt Nelson Bunker, 155, 157.

Hunt W. Herbert, 155.

1

Isma'il, 191. Ismaéliens, 190, 191, 192.

J

Jaluzot, 70.
Jars Gabriel, 50.
Jaucourt (chevalier de), 108.
Jean de Villaiges, 26.
Jeanne d'Arc, 23.
Jouvenel des Ursins
Guillaume, 28.

K

Khalid, 206. Kausov Sergueï Ivanovitch, 84. Kennedy Jacky, 84, 216. Khashoggi Adnan, 175, 202. Krupp, 47.

L

La Cottière, 52. La Fontaine, 42, 43, Labrousse Yvette. 194. Lalande, 111. Lavoisier, 110, 111. Le Dée Marie, 110. Léodepart Macé de, Léon X. 31, 33. Lévis Jean de, 28. Levgues Georges, 233, 234, 235. Livanos, 82. Livanos Eugenia, 82. Louis XI, 29. Louis XIV, 29, 38, 40, 41, 42, 43, 44. Louis XVI, 50. Louis XVIII, 65. Louis-Philippe, 65.

M

Mansour (prince), 202.

239 Marthe (M. de), 226. Mathiem Hazel, 237. Maupeou Marie, 39. Maxime d'Autriche Mayer René. 58. Mazarin, 38, 39, 40, 41 42 44 McCorquodal (A.G.), 245 McPherson Sarah Catherine, voir Getty. Mécène 20 Medici Averardo de. 30 Médicis (les), 16, 17, 30, 46, 66. Alexandre de, 31, 33 Catherine de, 31, 33. Cosme de, dit l'Ancien, 31, 32, 33. Jean de, 31, 33. Julien de, 32, 33. Laurent le Magnifique, 31, 32, Lorenzo de, 31, 33. Marie de. 31, 33. Pierre, 33. Mendès Catulle, 71. 72. Mendès Patrice, 72. Metternich, 62, 64. Monchanin Anne de. 108.

Martens Ludwig.

N

Napoléon I, 96, 100. Napoléon III, 65. Néret Gilles, 213. Niarchos Stavros, 82, 84, 85, 86, 99. Nicolas V, 21, 28. Nixon Richard, 240.

0

Ojjeh Akkram, 201. Onassis Alexandre, 83, 83, 85. Onassis Athena, 82, 83, 84, 85. Onassis Christina, 77, 83, 83, 85, 217. Onassis Socrate Aristote, 17, 77, 99.

P

Patiño Antenor, 10, 94, 139, 140. Patiño Isabel, 102. Patiño Simón. 134. Pereire Claude, 65. Pereire Isaac, 65, 68, 179, 231, Pereire Jacob Émile. 65, 68, 179, 231, Perot Henry Ross. 176. Peruzzi, 31, 66. Petitiean de La Rozière, 244. Pevne Olivier, 128, 129 Pierre le Goutteux 32, 33, Pompidou Georges. Portland (le duc de), 223. Portland William Henry, 223. Pulitzer Joseph, 144, 145.

Q

Quesnay François, 108, 109.

Ravan le Danois, 22.

Rice Ella, 169.

R

Richney Éléonore, 236. Rockefeller Eliza. 124, 125, Rockefeller John Davison, 73, 107, 124, 133, 162, 177, 184, 220, Rockefeller William, 124, 126, Rothschild (les), 47, 56, 99, 179, 197. Alphonse de, 58, 63, Amschel Meyer, 60, 61, 63. Edmond de, 62, 63. Édouard de, 63, 64. Guy de, 58, 63. James, 60, 61, 62,

63, 64, 65, 68.

Karl, 60, 61, 63.